

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 6

Artikel: A quoi l'on peut s'amuser
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lusion d'être déjà un homme et d'avoir quel-
qu'un à protéger, que tous vos sens sont en
éveil pour conduire d'une main sûre, qu'il fait
bon vivre !

Et les heures passent ainsi, jusqu'à ce que,
tout à coup, on entende le guet crier sur la
place : « Il a sonné dou...ou...ou...ze ! »

— Eh, monté, que va-t-on me dire ? Allons-
nous-en.

Et l'on rentre en tapinois. Malheur à celui
qui n'a pas pris la précaution de mettre des
guêtres ou d'attacher le bas de son pantalon.
Il trouvera celui-ci raide de glace et passera
un moment peu agréable avant de se coucher.

Au printemps, les traînes se gâtent. De dis-
tance en distance, près des maisons, où le so-
leil est plus chaud, le terrain apparaît. On a
beau jeter chaque jour de la neige. Plus moyen
de se luger. Il reste une ressource. Dans les
prés, la neige fond chaque jour, et chaque soir
se recouvre d'une couche de glace sur laquelle
on peut marcher sans même imprimer ses
pas. La neige *porte* et l'on s'y luge miex en-
core que sur les traînes, jusqu'au moment où,
avec un soupir de regret, il faut remiser la
luge au galetas pour l'hiver prochain.

PIERRE D'ANTAN.

Le morceau patois qu'on va lire, dédié à
Monsieur et à Madame Troyon, est certaine-
ment une des plus charmantes compositions
qui soient sorties de la plume spirituelle du
regretté C.-C. Dénézéaz. Elle met en scène
presque tous les oiseaux de nos contrées, cha-
cun d'eux y joue son petit rôle, chacun d'eux
y va de sa joyeuse chanson. La fauvette et
l'alouette sifflent le soprano ; le merle les soli,
le corbeau, la basse ; la caille imite le tam-
bour, le chardonneret la flûte, le geai marque
les contre-temps, etc., toute cette description
est délicieuse.

Le concert des oiseaux fut inspiré à son au-
teur durant une superbe matinée d'été, où
tout vivait, chantait et se réjouissait dans la
campagne, où les prés « n'étaient qu'un beau
bouquet. »

M. Dénézéaz s'assit à l'ombre d'un cerisier
et écouta avec délices ce grand concert de la
nature, qui nous a valu *Lo concert dâi z'osés*,
dont la conclusion est vraiment touchante et
pleine de poésie. Nous ne pouvons la traduire
que d'une manière bien imparfaite. Pour en
apprécier toute la saveur, il faut la lire en pa-
tois.

« Ce fut là pour moi une véritable fête, nous
» dit-il ; après avoir écouté ce concert durant
» une matinée, je m'en allai le cœur rempli de
» joie. Je me sentis meilleur, car ce concert
» mélodieux était le concert du bon Dieu. »

Lo concert dâi z'osés.

(Dédié à Monsieur et Madame Troyon-Blasi.)

INÉDIT

Pè on bio matin dè tsautein,
Que fasâi on superbo teimps,
Sein on niolan su lè montagnès,
Tot remoavè pè la campagne.
Lè prâ n'étiot qu'on bio botiet
Yô tienson et tserdignolet
Fasont oure on galé ramadzo ;
Et ti lè z'osés dào foradzo
Aguelhi su dâi sapalons
Ao bin catsi dein dâi bossons
Du la poeinte dào dzo tsantâvont
Et très-ti tant bin s'accordâvont
Que cein fasâi lo refredon
Dè la pe galéza tzanson

Cé matin, don, mè promenâvo
Et tot ein traceint, y'attiutâvo
La musiqua dè cliiao chanteu,
Que cein redzoivè lo tieu.

Assebin, po lè mi poâi ouèrè
Mè su de : « N'ia pas ! mè faut dzouèrè ; »
Et à l'ombro d'on ceresi
Dein l'herba, ye mè su cutsi.

Adon, dè pertot ein on iadzo,
Dâi bou, dâi z'adzès, dâi brantsadzo,
M'est venu coumeint 'na brechon
D'on formidabllio refredon.
Y'oièssé d'aboo la fauvetta
Et la mayetise et l'aluetta
Que subliâvont lo soprano :
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
On arâi de 'na dâoce vioula
Que s'accordâvè avoué 'na ioula
Dào tant que c'étâi biaù et hiaù.
Lo merlo desâi lo solò
Aguelhi ào coutset d'on tsâno
Yô lo gaillâ fasâi son crâno.
Lo corbé, su on gros noyi,
Yô sè tegnâi bin hiaut pèrtsi,
Fasâi la partiâ d'épouffârè
Et la cornelhie, la ronnârè ;
Et po bin compliètà l'accœo,
Lo coucou fasâi lo ténœo.

(Faut tsouyi, quand lo premi iadzo,
On ouè, dein lo bou, son ramadzo,
Dè ne pas ètrè sein z'ardzeint ;
Porâi vo z'ein manquâ soveint ;
Mâ se vo z'âi dein la catsetta
N'a petita pice bliantsetta,
Va bin, et l'est tot cein qu'ein faut ;
Dè tot l'an, ne farâ défaut.)

Ye desé don que quand tsantâvè
La voix dâo coucou s'accordâvè.
La caille fasâi lo tambou
Et lo pequa-bou, lo toutou.
Lo pào djuivè la trompèta
Et lo tienson la clérinetta,
Tandi que lo tserdignolet
Ein meneint son galé subtillet
Dessuvivè tant bin la fiota
Sein jamé manquâ onna nota
Et sein min fèrè dè fausset
Qu'on peinsâvè d'o ransignolet.
Kâ stu z'ice sè caisivè
Quand lo petit dzo coumeincivè
Et ne voliâvè pas meclliâ
Son cantiquo tant bin subliâ
Ao chant dào moineau, dè l'agâce,
Dào bedju et dè la bécasce
Ao bin de n'autro gringalet,
Po cein que n'étâi pas solet
A fère autrameint què lè z'autro ;
Y'avâi onco dou bons z'apôtro
Que ne voliâvont coumeinci
Què quand lè z'autro aviont botsi ;
Kâ lo lutséran, la suetta
Atteindont, po fèrè l'âo chetta
Que lo sélâo sèyé mussi
Et lè z'autro z'osés cutsi.
Adon quand lo coo preind sa ioula
Et que sa pernetta a sa pioula,
On lè z'ouè tant qu'à la miné
Youlâ, pioulâ decé, delé,
Po fère à savâi âi mènadzo
Qu'atteindont on novèvezadzo
Se l'est on petit brelurin
Ao bin 'na bouébetta que vint.

Hormi leu, tota la volaille
Dein lo grand refredon s'ein baille.
Lo dzé fasâi lè contrèteimps ;
L'hirondalla, dè teimps ein teimps,
Méclliâvè sa petita nota
Ao rigodon dè la lenotta.
La verdâire, lo râitolet,
Baillivont l'âo coup dè sublliet
Ein mimo teimps què la bécasce
Dessuvivè lo cor dè chasse.
L'ouïe, la bora, lo pudzin
Avoué la dzenelhie assebin,
Fasont n'espèce dè trompèta
Que n'étâi pas adè tant netta ;

Mâ cliiao couâ-couâ, cliiao co-co-lâ,
Tot cein fasâi bin cresenâ.
La pédri, lo pindzon, la grèba,
Coumeint lo canari ein dzéba
S'ein baillont avoué l'âo menet
Po poâi derè l'âo petit bet
Ein faseint très-ti ào pi fèrè
Po sè teri lo mi d'affèrè.
Lo branla-quiua, l'éterné,
La creblietta, lo bounosé,
Baillivont assebin l'âo nota
Po sè djeindre à tota la fiotta ;
Et tot cein fasâi lo tredon
D'on formidabllio refredon.

Cè concert fut por mè 'na féta
Que y'ein avè tot pliein la féta ;
Et après l'avâi attiutâ
Tandi tota 'na metenâ,
M'ein alli lo tieu pliein dè dzouïo
Et ye mè seimblîavo mein croûio ;
Kâ cé concert mélodieux
Etâi lo concert dào bon Dieu.

C.-C. D.

A quoi l'on peut s'amuser.

Il nous tombe sous la main un feuillet détaché
d'un ancien numéro du *Voleur*, contenant un
curieux article de M. Luc de Vos, et intitulé :
Une course d'escargots. L'auteur fait de ce
spectacle une description si amusante, que
nous n'avons pas résisté au désir de lui em-
prunter les quelques détails qu'on va lire. —
Le fait se passe dans un petit village de Vo-
lhyinie (Russie).

Le mot *course* paraîtra légèrement ambitieux
quand on saura que les héros du match en question
n'avaient pas même de pieds, qu'ils charriaient leur
maison sur leur dos, et qu'ils s'avançaient seuls,
sans le secours d'aucun jockey.

Naturellement, il n'y avait pas de tribunes, ni
quoi que ce soit de l'installation dispendieuse de
Longchamps.

Les moujiks (paysans russes) s'étaient tout sim-
plement rassemblés sur la place du village. Ils
avaient la toilette des grands jours : cheveux longs
coupés net sur la nuque, chemise de grosse toile
serrée par une corde à la ceinture, et — luxe su-
prême — les pieds chaussés d'espadrilles en écorce
de tilleul !

La foule allait et venait, échangeant des bonjours,
lorsque tout à coup elle frémit d'un murmure de
joie, et s'ouvrit devant un cortège de quatre hom-
mes.

Les nouveaux venus portaient sur leurs épaules
une rigole en bois formée de trois planches d'une
longueur de huit sagènes (huit mètres environ).
Cette rigole était la piste.

Avec précaution, elle fut posée sur le sol soi-
gneusement nivelé : la planche du fond devait ser-
vir de route, les deux autres s'élevaient sur ses
côtés, comme des remparts. Ces remparts étaient
garnis, à leur bord supérieur, de clous très rappro-
chés les uns des autres qui devaient s'opposer aux
tentatives d'évasion des coureurs.

Tout étant prêt pour les recevoir, les escargots
furent apportés — coquilles énormes d'où sortaient
des têtes curieuses, ébaubies, vraiment superbes
d'ambition et d'audace. Du reste, c'étaient les cou-
reurs les mieux entraînés de toute la région, et les
plus célèbres. Leurs performances volaient de bou-
che en bouche. Au milieu d'un solennel silence, ils
furent placés six de front à l'une des extrémités de
la piste. Leurs propriétaires les maintenaient en
attendant le signal du départ.

Ce fut alors que les paris s'engagèrent : entre
amis, entre voisins, il ne s'agissait que de kopecks,
de tasse de thé ou d'hydromel.

Nouveau silence : les escargots étaient lâchés !
Dès le début, deux des coureurs se débâtèrent et
grimperent aux parois verticales de la rigole. Long-
temps ils se heurtèrent aux clous entre lesquels
ils passaient leur tête ; mais les clous, rapprochés
comme nous l'avons dit, arrêtaient net leur co-
quille.

Les propriétaires des deux étourdis entrèrent en
fureur, éclatèrent en imprécations, puis, fatigués

d'adresser les plus sanglants reproches à des animaux qui semblaient ne pas même les entendre, ils les enlevèrent délicatement et les jetèrent au loin.

Des cigognes qui s'étaient tenues gravement jusque-là sur les minarets de l'église, s'abattirent sur les infortunés, brisèrent d'un coup de bec leur coquille et les gobèrent — juste punition de leur indolence.

Cependant, les autres escargots ne perdaient pas une minute : la tête en avant, les tentacules dressés, ils rampaient avec diligence. De leur bouche sortait une légère salive, que leurs tentacules inférieurs étendaient devant eux comme un tapis diapré. Ils glissaient, abandonnant un sillage où se reflétaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Bientôt, l'un d'eux montra ses tentacules à l'autre extrémité de la rigole : il gagnait de trois longueurs ! Son nom fut proclamé, et les moujicks, dont il avait réalisé les espérances, lui apportèrent des poignées de lichen et de mousse parfumée. La course était finie.

Elle avait soulevé les mêmes passions, le même frémissement qu'une course de chevaux dans une grande ville.

Ce brave ami B...

Tous les Vaudois qui ont un certain âge se souviennent du docteur Wulliamy, à Echallens. Non seulement M. Wulliamy était très apprécié et très connu comme praticien, mais il devait aussi une grande partie de sa popularité à sa conversation toujours originale, pittoresque et émaillée de réparties pleines de finesse.

M. Wulliamy parlait très lentement, mais décochait ses traits avec une apparente bonhomie et un petit sourire qui ne les rendaient que plus mordants. La réplique ne l'embarassait jamais ; il la servait toute chaude.

Un de ses anciens clients nous racontait l'autre soir certaine circonstance dans laquelle le docteur donna une preuve incontestable de cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais.

M. Wulliamy avait à Lavaux un ami intime et préféré, auquel il tenait tout particulièrement. Pour ces deux hommes, liés d'une ancienne et solide amitié, une entrevue était une véritable fête.

Un beau matin, se présente tout à coup chez M. Wulliamy, un personnage inconnu qui, prenant un air grave, vient lui annoncer la mort de son ami B... à Lavaux. Vivement ému, le docteur se laisse tomber dans son large fauteuil, et, étendant les bras :

— Comment, mon ami B... est mort !... C'est pas possible !... Oh ! mon pauvre ami B... Et à quand l'enterrement ?

— Lundi, à 3 heures.

— Ce cher ami B... quelle nouvelle vous m'apportez là !... Voilà, monsieur, dit-il en glissant un écu de cinq francs dans la main du messager de deuil, lundi matin, je serai là avec ma femme.

En effet, le lundi, à dix heures, le docteur accompagné de M^{me} Wulliamy, tous deux vêtus de deuil, arrivaient en voiture devant le domicile du défunt... Ils sonnent d'une main tremblante, croyant déjà voir apparaître quelque figure en larmes.

Et qui vint répondre ?... l'ami B... !

On pourrait croire que sous ce coup brusque, inattendu, le docteur laisserait apparaître un embarras inexprimable. Eh bien, non ; son sang-froid habituel et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent point.

— Eh ! quel bon vent vous amène, chers amis ! s'écria M. B..., que je suis heureux de vous voir !...

— Eh bien, voilà, répond le docteur avec un calme imperturbable, ayant une visite de deuil à faire dans les environs, et un malade à voir,

nous nous sommes dit on ne peut guère venir de ces côtés sans dire bonjour à l'ami B...

— Comme c'est gentil de votre part ; vous êtes vraiment trop aimable. Entrez, je vous prie, entrez, chers amis ; ma femme sera là tout à l'heure... Il va sans dire que nous vous retenons pour dîner.

Chacun fit largement honneur au repas et l'entretien fut on ne peut plus aimable et cordial.

Mais, le vin d'Epesses aidant, et les deux amis n'ayant jamais oublié de remplir leurs verres, vint un moment fort gai, où M. Wulliamy ne put s'empêcher de dévoiler le mystère dont son ami ne revenait pas.

Le brave docteur avait été dupe d'un vagabond, d'un mauvais garnement qui trouva ainsi le moyen de lui tirer un écu de cinq francs.

En se séparant de M. B... pour rentrer à Echallens, il lui dit d'un ton gougenard : Maintenant, écoute-moi, si jamais il te prend fantaisie de mourir pour de bon, envoie-moi, un autre commissionnaire, s'il te plaît. Tu sais... seulement pour qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Je te le promets, cher ami, adieu, adieu, chère madame, bon retour !

Une des plus désopilantes répliques du vieux docteur, est celle des *Asperges et du Conseil d'Etat de 1845*, mais nous croyons l'avoir déjà racontée une fois, il y a un certain nombre d'années.

L. M.

Quelques petits agréments de la vie champêtre.

Suivre rêveur un sentier solitaire et donner tête baissée dans une toile d'araignée qui ne quitte votre nez que pour se réfugier dans votre barbe.

Tomber aux pieds de sa belle sur le gazon vert, et se relever, sinon avec l'espérance au cœur, du moins avec sa couleur aux deux genoux.

Surpris par une averse diluvienne, regagner trempé son logis en ne rencontrant sur la route que des villageois radieux qui s'écrient : Ah ! quel beau temps pour la campagne !

Lutter contre une mouche obstinée qu'on n'écrase sur sa joue qu'après s'être souffleté une heure durant.

Ramasser un fruit mûr sous un arbre et constater en le mangeant qu'un innocent reptile, qui vivait entier dans son sein, est passé aux trois quarts dans le vôtre.

Surprendre une chenille qui rampe sur notre figure, ou sentir dans nos chaussettes une fourmi qui, à pas pressés, arpente notre épiderme.

M. Scheler à la Salle centrale. — M. Scheler, qui vient de terminer devant un auditoire toujours grandissant, la série de ses *Causeries-récitals sur Molière*, donnera *mardi prochain, 13 courant*, à la Salle centrale, un *Récital populaire de littérature*. Tous les genres sont représentés dans le programme et le choix des morceaux nous paraît des mieux compris pour une séance de caractère populaire. Ce récital est fixé à 8 heures du soir et l'entrée ne coûte que 50 centimes. Tout le monde peut donc s'accorder cette instructive et amusante récréation. Les billets sont en vente chez MM. Tarin, libraire, et L.-O. Dubois ; le soir, à l'entrée de la salle.

Oufs à la neige. — Mettre sur le feu un litre de lait sucré et vanillé, battre six œufs en neige très ferme et les plonger par cuillerées dans le lait bouillant quelques secondes ; les retirer, les poser sur un plat à trous, afin de laisser égoutter le lait.

Verser ensuite dans le lait les jaunes d'œufs battus et sucrés, tourner pendant quelques instants et enlever la casserole du feu sitôt que l'on sent que la crème épaissit. Au moment de servir, poser les blancs d'œufs sur la crème.

Nettoyage des chaînes d'or. — Mettez dans une petite bouteille de verre la chaîne avec de l'eau, un peu de bicarbonate de soude et du savon. Bouchez la bouteille et secouez pendant une minute. Le frottement contre le verre polit l'or, le savon et la soude absorbent la graisse et la poussière qui remplissent les interstices des chaînons. Rincez à l'eau et essuyez. Votre chaîne aura retrouvé son brillant primitif.

(Science pratique.)

Livraison de *février* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSSELLE : Anglais et Boers au sud de l'Afrique, par J. Villarais. — En plein air. Histoires de petits bergers, par T. Combe. — Le village chinois, par Michel Delines. — L'homme aux grandes altitudes, par C. Bürher. — Jamné, ou le mauvais œil, par F. Macler. — Les conditions présentes de l'Italie, par Ernest Boyet. — La princesse Désirée. Roman, de Clementina Black. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 4, Lausanne.

Mot de l'énigme de samedi : Maison. — Ont deviné MM. Hortense Pache, à Crissier ; E. Rosset, Lausanne ; A. Lavanchy, Péquignot (Neuchâtel) ; E. Linder, à Montreux ; Fse Fonjallaz, Epesses ; Blanc-Décombaz, Vers-chez-les-Blancs. — La prime est échuë à Mlle Fse Fonjallaz, Epesses.

Logogriphe.

J'ai trois pieds : on me boit ;

J'en ai quatre : on me montre au doigt.

Mais on me compte

Sitôt que sur cinq pieds je monte.

On raconte à table que Toto, qui n'a pas été bien sage, a failli ne trouver dans ses souliers, le jour de Noël, qu'une poignée de verges au lieu de joujoux.

— Oh ! fait l'enfant, ç'aurait été une mauvaise farce, et le bonhomme Noël ne fait pas de farces.

— Pourquoi pas ? répond son père. A force de s'introduire dans les cheminées, il pourrait bien être devenu un petit peu fumiste !

THÉÂTRE. — Le juste et réjouissant succès obtenu jeudi par le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, engage la direction du Théâtre à redonner cette pièce dimanche soir, à 8 heures. Heureuse diversion à l'incompréhensible vogue des *Deux gosses*, qui accaparent l'affiche depuis deux ou trois semaines et ne paraissent point encore avoir épuisé la faveur du public. En effet, pour répondre à de nombreuses demandes du dehors, les *Deux gosses* seront donnés demain dimanche, *en matinée*, à 2 heures. — Billets chez MM. Tarin et L.-O. Dubois et à l'entrée.

L. MONNET

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Faire-part de fiançailles, de naissance
et de décès.

On peut voir dans les vitrines de la société suisse d'ameublements, place St-François, un service à bière en étain artistement travaillé, prix d'honneur obtenu par la Grande Brasserie Lausannoise, outre un diplôme avec médaille d'or, à l'Exposition (Produits alimentaires) de Munich 1889.

Cette distinction, nous communique-t-on, la plus haute, a été obtenue au concours spécial pour la bière, auquel ont pris part 22 brasseries allemandes, 2 brasseries belges et 8 brasseries suisses.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.